



Comment ça s'écrit

Par Mathieu Lindon

Champions de cas ratés

JEAN-YVES JOUANNAIS

Jésus Hermès Congrès

Verticales, 176 pp., 85 F (12,96 euros).

VALÉRIE MRÉJEN

L'Agrume

Allia, 78 pp., 40 F (6,10 euros).

Quel lien la littérature entretient-elle avec la publicité? A cette question que chaque rentrée littéraire rend d'actualité, deux jeunes auteurs répondent à leur manière. Né

en 1964, Jean-Yves Jouannais décrit dans *Jésus Hermès Congrès*, son premier roman, les aventures exagérées d'un «*écrivain dépourvu d'épaules*» mais assoiffé de succès. Née en 1969, Valérie Mréjen publie, deux ans après *Mon grand-père* (chez le même éditeur), *L'Agrume*, une histoire d'amour qui finit mal (mais elle avait commencé semblablement), un texte tout en atténuations, comme en perpétuel retrait. Jean-Yves Jouannais fut rédacteur en chef d'*Art Press* et enseigne l'art contemporain à Paris 8, Valérie Mréjen est vidéaste et tourne son premier film pour le cinéma, mais la littérature est bien leur langage à tous deux et leurs livres sont également étranges et drôles.

pas ce qui passionne l'auteur dans ce livre écrit avec une sophistication de vocabulaire et de construction ironiques (le premier livre de Jean-Yves Jouannais, en 1993, fut *Des nains, des jardins. Essai sur le kitsch pavillonnaire*, chez Hazan). Il est passionné par le «*fiasco*» dont Don Ignatius veut «*faire la théorie*». Philippe Alibert «*était un écrivain qu'avait déserté la littérature. Pire, un écrivain qui ne l'avait pas encore rencontrée et pensait sincèrement la rejoindre en partant de ses aboutissements les plus commerciaux, la publicité*». Ce qui agace le plus Jean-Yves Jouannais dans une telle imposture est peut-être l'incapacité à accepter le fiasco comme tel.

Valérie Mréjen a conçu *L'Agrume*, comme *Mon grand-père*, en une série de brefs paragraphes. Ici non plus, le suspense narratif n'est pas l'élément prédominant de l'œuvre. Le livre s'ouvre ainsi: «*Nous étions assis sur un banc près des Halles, sous une espèce de pergola en bois. Il faisait bon. Il m'a dit je ne t'aime pas.*» La narratrice aime de toute évidence plus le garçon surnommé «*L'Agrume*» qu'il ne l'aime et elle n'est pas dupe. Bruno est toujours en retard. Une fois, il s'absente et dit qu'il va revenir. «*Il est revenu au bout d'une heure.*

En 1997, Jean-Yves Jouannais a publié *Artistes sans œuvres* (chez Hazan), essai se présentant comme une «*chronique discrète*» relatant «*les Vies peu illustres d'artistes qui n'ont pas produit d'objets, mais n'en ont pas moins exercé une influence majeure sur leur époque*», comme Jacques Vaché qui n'a rien écrit mais sans qui le surréalisme n'eût pas été ce qu'il fut. Le livre est sous-titré *I would prefer not to, Je préférerais ne pas*, telle étant la phrase que Bartleby, l'écrivain-copiste, répond à son patron dans la nouvelle d'Herman Melville. Avec un esprit proche de celui d'Enrique Vila-Matas, le romancier espagnol (traduit chez Bourgois), Jean-Yves Jouannais n'hésite pas à inventer certains de ces dandys littéraires, comme Félicien Marboeuf qu'on retrouve dans *Jésus Hermès Congrès* en tant que correspondant de Marcel Proust à qui il aurait écrit: «*Entreprendre des romans entre onze et quinze ans. Plus tard s'adonner à d'autres sports, dont la boxe.*» Après les auteurs sans œuvres, Jean-Yves Jouannais s'intéresse dans sa fiction à des œuvres sans auteurs – et peut-être même sans œuvre, c'est-à-dire sans nécessité et sans originalité, plagiats dans la lettre ou dans l'esprit.

Jésus Hermès Congrès le géant et son fils Don Ignatius Congrès le nain (par un miracle physiologique, ils ont le même âge à un mois près) arrivent sur terre comme des météorites et sont confrontés à la campagne mise en route pour l'écrivain Philippe Alibert. Celui-ci apparaît comme devant quelque chose à la perception que Jean-Yves Jouannais doit avoir de Renaud Camus et Michel Houellebecq. Il est question d'un inédit antisémite de Lucien Rebatet qu'on reprendrait à son propre compte, comme si toute abjection rendait célinien, cet épisode permettant une sorte d'intrigue policière. Mais l'intrigue n'est

J'ai pensé ouf.» Le texte se clôt ainsi: «*En fait, il ne se passa rien: le téléphone n'a plus sonné. Ça n'a pas été trop brutal comme transition.*» (Il ne sonnait déjà pas.) C'est le côté miteux de la relation que Valérie Mréjen met en exergue. Elle n'en fait pas trop, elle ne provoque pas les médias: au contraire, elle joue la modestie, si tant est qu'il soit humble de ne se prévaloir que de littérature. La publicité que Valérie Mréjen juge adéquate à l'écriture est celle qui consiste à sublimer (ou non) des événements et des sentiments de sa vie personnelle pour les faire apparaître dans un texte, transfigurés par la littérature. Mais transfigurés au minimum. Elle revendique une pauvreté, une simplicité apparentes, pas de grandes phrases ni de longues aventures. Son livre n'est pas de ceux qui font débat de société.

Valérie Mréjen est comme Jean-Yves Jouannais: le fiasco ne lui fait pas peur. «*Quelquefois, quand j'étais avec lui, il rentrait quelqu'un qu'il connaissait et se mettrait à discuter avec comme s'ils étaient tout seuls. Je restais à côté bien sagement.*» Valérie Mréjen est à la recherche de l'ordinaire, du non-scandale, alors que, après tout, l'amour raté, une relation médiocre, c'est quelque chose que tout le monde connaît et contre quoi chacun s'injurie dans sa vie privée, pour le coup il y aurait là matière à recueillir la solidarité universelle. Elle promet une image d'elle-même ni honteuse ni glorieuse, on s'identifie à sa narratrice avec regret mais sans discussion. On a l'impression qu'elle écrit des livres très courts pour que ce soit à peine des livres, qu'ils conservent une légèreté qu'un aspect trop solennel risquerait de leur faire perdre. Elle voudrait qu'ils pèsent leur poids sans faire de vacarme, semblables au téléphone qui ne sonne pas.